

LE SECRET DU LOTOPHAGE

Sur les poèmes de jeunesse de Nikos Kachtitsis

Massimo Rizzante

Nous publions ici la préface de Massimo Rizzante à sa traduction en Italie des poèmes de Nikos Kachtitsis (*La camera verde*, Rome, 2012). Les deux seuls romans de Nikos Kachtitsis sont traduits en français : *L'Hôtel Atlantique*, Hatier, Paris, 1995, traduction du grec par Effi Hadziforou ; et *Le Héros de Gand*, Boréal, Montréal, 2010, traduction du grec par Jacques Bouchard et Fred A. Reed. La revue *Liberté* a consacré son 289^e numéro (décembre 2010) à Nikos Kachtitsis. Dans ce numéro sont traduits en français et présentés par Robert Melançon les poèmes de Kachtitsis. L'original des poèmes étant en anglais, Massimo Rizzante utilise dans le présent article la traduction française de Robert Melançon. Nous tenons à remercier la revue *Liberté* et Robert Melançon pour leur aimable autorisation.

Qui connaît-il Nikos Kachtitsis lève sa main.

C'est ainsi qu'un jour de printemps j'ai ouvert ma classe à l'université.

Aucun de mes étudiants ne savait y répondre. Normal : Personne ne le connaît en Italie.

Né en 1926 dans un village du Péloponnèse, Nikos Kachtitsis a été un écrivain secret. Un *émigré* aux plusieurs métiers : employé dans une entreprise commerciale au Cameroun entre 1953 et 1955 ; dès 1956, à Montréal, en tant qu'enseignant d'anglais ; puis interprète et traducteur au tribunal ; puis commis dans une agence de voyages ; parfois journaliste dans un quotidien grec. Un

mariage avec Thalia en 1956. Un fils, Thomas, en 1962. En janvier de 1970, les médecins lui diagnostiquent une leucémie. Il comprend bientôt qu'il lui reste très peu de temps. Le 18 mai prend un avion et accomplit son dernier voyage en Grèce, où, une semaine plus tard, meurt à l'hôpital de Patras.

Sa biographie pourrait être résumée dans une notice encyclopédique de quelques lignes : comme celles de Kafka, Svevo, Musil, Broch, Pessoa, Walser, Gombrowicz... Des gens à la vie très peu sensationnelle et dont l'œuvre a commencé à vivre seulement après leur mort. Et grâce à un cercle d'amis et de lecteurs fidèles, sans lesquels mes sages étudiants sauraient encore moins de ce qu'ils savent.

Souvenirs, ne venez pas !

L'œuvre de Kachtitsis n'est pas très épaisse. Elle se réduit à une plaquette contenant quatorze poèmes directement écrits en anglais, *Vulnerable Point, 1949*, publiée en 1968 en 44 exemplaires composés à la main par l'auteur, grâce à une vieille imprimante logée dans le sous-sol de sa maison d'Outremont à Montréal. À ce recueil de poésies, il faut ajouter quelques nouvelles, deux romans, *La Terrasse* (1964) et *Le Héros de Gand* (1967). Et aussi de milliers de lettres que Kachtitsis envoyait à ses amis de jeunesse – devenus entre-temps poètes, écrivains et artistes grecs de la seconde moitié du XXe siècle – auxquels restera lié pendant toute sa vie.

Le recueil de poèmes *Vulnerable Point*, composé à la fin des années quarante du siècle passé, reflète, ne fût-ce que par son seul titre, le noyau de toute l'œuvre kachtitsienne : il s'agit de la situation du poète moderne, de sa *vulnérabilité*.

Chez les Grecs anciens les Muses sont les filles de Mnémosyne (Mémoire). Homère, dans le deuxième chant de *L'Illiade*, adresse à la Muse son invocation la plus étendue dans une occasion particulièrement dépourvue de pathos : l'énumération des bateaux des Achéens. J'en cite un morceau :

*Muses ayant les palais de l'Olympe,
déeses qui vous êtes présentes à tout et tout savez
Nous, nous entendons la renommée seule,
mais ne savons rien. Dites vous quels chefs et princes
furent ceux des Achéens. Or, moi je ne pourrais parler
de la foule infinie, ni faire leurs noms, car même
pas dix langues et dix bouches seraient à moi suffisantes,
ni une voix ne pouvant se briser.*

Les Muses sont supérieures à l'homme, qui connaît les choses seulement par ouï-dire (« la renommée »). Il ne peut pas se souvenir et donc connaître quoi que ce soit d'une manière complète et détaillée sans l'aide des Muses. D'ailleurs, dit Homère, il ne lui suffirait pas « dix langues » ni « dix bouches » pour faire la liste de « la foule infinie ». Pour cette raison, il demande aux Muses de lui suggérer au moins les noms de « quelques chefs et princes » des Achéens. Il y a trop de soldats : des multitudes et des multitudes. L'Histoire, chez Homère, est encore une *inspection visuelle des lieux* par un sage témoin des événements sous la protection des Muses. En plus, elle est faite par les « chefs », qui sont tels justement parce qu'ils sont les plus sages de tous.

C'est seulement à partir du Ve siècle av. J.-C., dans la Grèce dite classique, lorsque la philosophie supplantera l'épopée homérique et la tragédie, que l'Histoire ne sera plus une inspection visuelle à l'aide des Muses. C'est à ce moment que s'ouvre un abîme. Le poète classique et, plus tard, le poète moderne, contrairement à Homère, vivront dans l'Histoire en tant qu'interrogation du passé, en tant qu'*enquête des sources*.

Toutefois, entre le premier et le deuxième poète, il y a une différence essentielle : tandis que pour le poète classique vaut le dicton pour lequel si on ne se souvient pas du passé on va le répéter, pour le poète moderne, le passé se transforme en un poids insoutenable s'il n'arrive pas à se fondre avec le caractère transitoire du présent où rien ne semble se répéter.

C'est celle-là la blessure moderne, son *vulnus*, son *punctum vulnerabilis*.

Car, le poète moderne ne peut plus ni demander secours aux Muses ni se confier à un passé dont le souvenir des multitudes et multitudes d'Achéens a été effacé pour faire place au seul Achille. Il ne peut pas demander à quelqu'un de se sacrifier au nom de la Justice. Quelle Justice ? Celle-même grâce à laquelle des multitudes d'Achéens sont-elles restées sans nom ? Il n'a non plus l'autorité de demander à quelqu'un de devenir un héros tragique. En d'autres mots, pour le poète moderne, l'Histoire ne peut plus être *magistra vitae* si la plupart de ses élèves ne répondent pas à l'appel.

Et encore ceci : pour le poète moderne, le passé, sous l'élan incessant de la fugacité du présent, ne possède plus aucune hiérarchie. C'est un passé surpeuplé de détails où tout, chaque phénomène, même le plus infime, demande d'être rappelé.

Voilà l'impasse d'où le poète moderne, et avec lui l'homme moderne, ne pourra jamais plus sortir.

Saut mortel

Or, que se passerait-il si un jeune poète grec du XXe siècle voulait je ne dis pas demander secours aux Muses, mais au moins leur faire signe, attirer pour un instant leur attention ? S'il voulait, même pour une seule fois, chanter les hommes, les armées et les amours, comme le dit Démodoque dans *L'Odyssée* :

« comme quelqu'un qui a été présent » ? Comment pourrait-il échapper à la « renommée » propre de celui qui ne peut plus être inspiré par les Muses qui voient tout et tout connaissent par leur expérience directe des choses ?

Ce poète serait obligé à faire un saut mortel, professer un acte de foi inactuel et anachronique. S'il ne peut pas invoquer les Muses, il aurait pu, peut-être, interroger les sources de l'œuvre homérique.

En effet, le poème qui ouvre *Vulnerable Point*, loin de toute technique d'avant-garde ou de tout jeu linguistique arbitraire et en utilisant une tonalité sobre, parfois laconique, et donc d'autant plus ancienne et mystérieuse – trait de tout le recueil – défie l'expérience visuelle des Muses d'où le poète moderne, perdu dans l'ouï-dire de l'Histoire, a été coupé une fois pour toutes. Ce n'est pas un hasard si ce défi prend les contours visionnaires (la « vision » moderne substitue la « vue » des Muses invoquées par l'aveugle Homère) d'un « arbre mystique », l'arbre du lotus :

Le Lotier et le Lotus

*Tu es l'arbre mystique
Qui m'a élevé
Au milieu du cruel
Février.
L'arbre qui m'a nourri
Du lait innocent
Du temps passé.*

*Tu es le Lotier
Et je suis le Lotus
Qui mûrit lentement
Mais une fois mûr
Il meurt de dégoût.*

Mais l'arbre du lotus qui a nourri le poète « avec le lait innocent/du temps passé » n'a rien à voir avec le lotus de l'ancienne tradition orientale, en particulier bouddhiste. Kachtitsis parle du « lotier » et de son fruit, non pas de la

fleur du lotier. Pour le bouddhiste, cette fleur représente la vie qui, ayant ses racines dans la boue du monde, aspire comme la fleur à s'élever vers le ciel, vers la bouddhité.

L'arbre dont parle le poète est au contraire le jujube, ou *Zizyphus jujuba* ou *Zizyphus sativa* ou *Zizyphus vulgaris*. Le nom *Zizyphus* vient du grec *Zizyphon*, même si certains savants le font venir de l'arabe *Zizifous*. Son fruit est une petite drupe à la couleur vert-rouge qui, mangée lorsqu'elle est très mûre, peut provoquer un état d'euphorie et d'oubli.

Non : Kachtitsis ne prend pas le chemin du détachement du monde. *Il regarde le monde présent à travers ses origines*. Pour le faire, il doit accomplir un saut au-delà de l'ouï-dire de l'Histoire. Mais il n'emprunte pas la voie mystique du bouddhisme et de l'Orient. L'arbre du lotus et son fruit sont ceux qu'Homère décrit dans le chant IX de l'*Odyssée*, le chant de Lotophages :

*Le dixième jour, nous abordâmes la terre
des Lotophages, un peuple qui se nourrit d'une plante.
Là, étant montés sur le rivage, et ayant puisé de l'eau,
mes compagnons prirent leur repas auprès des nefes.
Alors, je choisis deux de mes compagnons,
et le troisième fut un héraut, et je les envoyai
afin d'apprendre quels étaient les hommes qui vivaient sur cette terre.
Et ceux-là rencontrèrent ces gens,
qui ne leur firent aucun mal, mais ils leur offrirent le lotos à manger.
Et dès qu'ils eurent mangé le doux lotus,
ils ne songèrent plus ni à leur message, ni au retour
mais, pleins d'oubli, ils voulaient rester et manger du lotus.*

Kachtitsis, dans son poème, affirme que, si bien dans une époque cruelle – il faut se souvenir que *Vulnerable Point* a été composé en Grèce entre 1946 et 1949 pendant les années terribles de la guerre civile entre les monarchistes et les communistes –, lui aussi a grandi à l'ombre de l'arbre du lotus. Lui aussi a bu, comme les compagnons d'Ulysse dans les pays des Lotophages, « le lait innocent/du temps passé ». Toutefois, à la différence des compagnons d'Ulysse,

lui, une fois adulte, s'est transformé lentement dans le fruit du lotier, qui « mûrit » et une fois mûr, « meurt de dégoût ». Cette métamorphose produit chez lui un effet contraire : il sera condamné à ne pouvoir rien oublier. Son « dégoût » est la mesure de la distance qui sépare à jamais des origines celui qui est plongé dans l'ouï-dire de l'Histoire, déraciné comme il est de toute forme de véritable inspiration, qui, à partir déjà de Platon, est aussi *manie* et oubli de soi.

« Souvenirs, ne venez pas ! », dit, par un accent sans espoir, le premier vers du poème intitulé *Déraciné*, où « la terre humide » d'une fosse fraîchement creusée sent comme « la fille-fleur de nos souvenirs ». Le poète moderne, assiégé par un passé sans hiérarchies et plein de détails, harcelé, comme Kachtitsis affirme dans un autre poème, *Hôpitaux vides*, par le fantôme « Qui perche sous mon crâne/et qui m'accuse quand je m'absente » – à tel point qu'il voudrait acheter un pistolet et le tuer – ne peut que se réduire à recueillir « Feuilles rouges, insectes, et fleurs sauvages », à rassembler les souvenirs dans un « album », à devenir un archiviste d'inepties. Un archiviste, en plus, qui parcourt « cette ruelle du Temps », comme Kachtitsis dit dans un autre poème, *Désespéré*, observé continûment par « d'yeux soupçonneux » cachés « dans les buissons » qui font son aventure sur cette terre un itinéraire de peur et le monde un tribunal permanent qui l'accuse de fautes inconnues ou bien commises d'une manière involontaire, sans le savoir.

Chez Kachtitsis il n'y a plus rien ni d'héroïque ni de tragique. Toute sa lucidité face à l'expérience directe des événements – ancien cadeau de la vue des Muses – ne lui donne que des visions ou des délires. Les Muses ne sont plus là et la frontière entre les faits du présent et les souvenirs du passé se défait, échappe à sa volonté. Plus il cherche à déchiffrer le présent, plus le passé l'envahit ; plus il s'efforce à saisir un lien entre ses différentes actions, plus il se

perd à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un, n'importe si homme ou dieu, qui lui donne la solution de son énigme, mieux, de son cas. Mais, malheureusement, personne n'apprend plus du passé. Toute vie est devenu un cas, à savoir n'a plus le caractère d'un destin, toute vie est une énigme, affranchie à jamais comme elle l'est du *Fatum* et de l'Histoire.

Sa quête sur cette terre, en plus, n'est pas illuminée par aucun *agon*, par aucune véritable lutte. Et, comme les anciens Grecs le savaient très bien, où il n'y a pas de lutte il n'y a pas non plus de justice. Et même pas de gloire. Et non plus une *polis* apte à juger la valeur de son aventure. Il peut seulement se perdre dans les détails...

Il n'est plus doué de *sophrosynè* (sagesse), de sens de la mesure, et donc son âme est condamnée, en proie à la souffrance et à la peur, à vagabonder dans cet enfer sans coupables où les faits du présent et les souvenirs du passé n'ont pas de frontières.

Nietzsche a écrit que le degré de la peur est un bon critère pour mesurer l'intelligence de l'homme moderne. La peur, en fait, désire sans trêve deviner qui est l'autre, ce qu'il cache. La peur ne veut pas se tromper ni être trompée. La peur est l'état de la désillusion, du pressentiment et de l'anticipation de l'avenir. Et, enfin, elle est une ruse désespérée : celui qui a peur n'est jamais tout seul. Derrière et devant lui, il voit ou bien il imagine toujours la présence de quelqu'un, un intrus qui l'épie et lui suggère des mots incompréhensibles, et qui, la plupart des fois, est un ennemi. Ainsi tout le mal qu'il fait à soi-même et aux autres, il le commet par la peur...

Ce qui reste de Penthésilée

Un autre poème, enfin, saisit d'une manière flagrante le saut mortel que Kachtitsis accomplit pour s'approcher au soleil du mythe et aux sources de l'œuvre homérique et où, en même temps, se révèle sa chute inévitable. Il s'agit de *La Couleur de l'instant* :

*Il est exquis, l'instant
Où tu ouvres
Ta boîte imaginaire
Et des parfums montent
Enivrants
Qui t'apportent le souvenir
De l'éventail longtemps perdu de Penthésilée
Retrouvé par surprise un après-midi
Dans un certain jardin de velours...*

*Mais bientôt tes yeux sont fatigués
Parce que ce n'est que l'instant,
Et tout à coup
Tout disparaît :
Les rubans
Les lettres
Et les fleurs séchées.*

Dans ce poème Kachtitsis évoque Penthésilée, une figure mythique. Reine des Amazones, elle arrive à Troie après avoir échappé aux Érinyes de sa sœur Hyppolite qu'elle a tuée par erreur. Purifiée par Priame, elle se distingue dans la bataille en tuant beaucoup de Grecs. Hache à la main, elle repousse plusieurs fois des murs de Troie Achille qui, cependant, la transperce par une lance et la tue. Le héros grec, à la vue de son beau corps inanimé, tombe amoureux et sans obéir ni à son démon ni aux dieux de l'Olympe se tâche de nécrophilie.

Je me suis demandé plusieurs fois pourquoi Penthésilée apparaît dans ce poème sous d'autres traits. S'agit-il d'un autre mythe ? Et lequel ? Pourquoi au lieu d'une hache, un éventail et au lieu d'un champ de bataille, un « jardin de velours » ?

L'affaire est mystérieuse. Toutefois, même ici le miracle de faire émerger le

passé – un passé mythique – à travers un parfum jailli d’une boîte – d’ailleurs «imaginaire» – est destiné à faire faillite. Bientôt les yeux sont « fatigués », ne supportent la clarté aveuglante de l’éventail de Penthésilée et tout disparaît. Pas seulement l’éventail, mais aussi la boîte, « Les rubans/Les lettres/Et les fleurs séchées», tous ces détails, ces inepties qui d’habitude représentent la pauvre consolation du poète-archiviste plongé dans l’ouï-dire de l’Histoire. Ce n’était qu’un instant. Ce qui reste de Penthésilée au poète moderne est seulement son crime commis par erreur. Ce qui lui reste n’est que de vagabonder dans le sens de culpabilité et la peur traqué par les Érinyes du passé.

Et le beau corps inanimé de Penthésilée sur lequel s’adonner à des exercices de nécrophilie.

Post scriptum

En 1967 Kachtitsis publia à ses frais *Le Héros de Gand* chez une maison d’édition appelée Lotophage. En 1968 *Vulnerable Point* sortit, toujours à ses frais, chez une maison d’édition que l’auteur nomma *Anthelion*.

Kachtitsis avait un goût superbement raffiné pour les mots. Anthelion vient du grec *ανθηλιος*, qui signifie « devant le soleil ». Or, si nous nous plaçons à observer le soleil directement, nous ne pouvons rien voir. Nous restons aveuglés par sa lumière. Nous ne voyons que des halos blancs ou des tâches colorées : des phénomènes de refraction, on les appelle, des phénomènes optiques qui nous font bien comprendre la vulnérabilité du regard humain.

Rien à faire avec la puissance d’une inspection visuelle sous la protection des Muses de la part d’un sage témoin des choses.

M. R.